

Souvenirs de mon ami Maurice Coyaud (1934-2015)

Yau Shun-chiu

Adaptation française de Geneviève Barman

16 mars 2016

J'ai fait la connaissance de Maurice Coyaud en 1968, peu après mon arrivée en France et mon entrée au Centre de linguistique chinoise du Professeur Alexis Rygaloff à Censier. Il fréquentait alors régulièrement le Centre pour son travail sur les classificateurs, de même que Claude Hagege qui étudiait les prépositions. Il venait de rentrer d'un séjour aux Etats-Unis qui l'avait conduit dans plusieurs universités. Pendant sa visite à Cornell, on lui avait proposé de rejoindre le département de linguistique, mais il avait préféré rester au CNRS où il était libre de travailler comme il le voulait. Il aurait été le candidat idéal pour succéder à Alexis Rygaloff à la tête du Centre de linguistique chinoise. Je me souviens qu'au début des années soixante-dix, celui-ci me confia qu'il souhaitait étendre le domaine de recherche du Centre au Japon, à la Corée et au Vietnam, régions qui utilisaient ou avaient utilisé dans le passé le système d'écriture chinois. Il ajouta qu'il aimerait que Maurice en prenne la direction et que lui-même reste directeur d'étude à l'EHESS. Il savait probablement déjà qu'il serait bientôt nommé conseiller culturel à l'ambassade de France à Tokyo. Pour une raison que j'ignore, les choses se passèrent autrement ; pour ma part, je regrette que ce projet n'ait pas abouti.

A l'époque où je préparais ma thèse de 3^{ème} cycle, Maurice avait déjà publié deux ouvrages de linguistique, l'un aux éditions Larousse (*Linguistique et documentation : les articulations logiques du discours*, 1972), l'autre aux éditions Mouton (*Classification nominale en chinois : les particules numérales*, 1973). Je me souviens comme si c'était hier de la première de ses conférences à laquelle j'assistai et du choc que je ressentis alors en découvrant la profondeur de mon ignorance en matière de langues. J'en ai oublié le thème; je me rappelle seulement qu'il était question d'idiomes d'Extrême-Orient et d'ailleurs qui m'étaient totalement inconnus. Je me demandais comment j'allais trouver ne serait-ce qu'un strapontin dans une communauté de linguistes d'un tel niveau.

La curiosité de Maurice pour les langues était insatiable, tout comme son ambition d'en connaître le plus grand nombre possible. Contrairement à Chomsky qui a fondé sa théorie sur deux langues seulement, l'anglais et l'hébreu, il pensait que la diversité de ses expériences linguistiques renforcerait ses analyses. Mais - faut-il s'en étonner ou non ? - plus il élargissait le champ de ses connaissances, plus il hésitait à faire des généralisations. J'irais jusqu'à dire qu'il aimait plus les langues que la linguistique, celle-ci lui fournissant seulement des outils pour mieux les apprécier. Sa passion pour les langues l'accompagna sa vie durant et cela m'a encore été confirmé récemment par sa femme Fiammetta. Elle m'a en effet raconté que, peu avant son décès, il s'était mis à l'étude du syriaque, une langue sémitique encore parlée par des communautés chrétiennes du Moyen-Orient.

Maurice fut aussi un auteur prolifique. Selon les *Carnets du LACITO* il a publié pas moins de 73 ouvrages. Fiammetta m'a dit que pendant sa dernière année il travaillait à un livre sur les suicides.

De Fiammetta, je voudrais dire qu'elle incarne parfaitement l'idéal chinois de la bonne épouse et de la mère aimante (賢妻良母 *xian qi liang mu*). Un jour que je félicitais Maurice d'avoir la chance de partager sa vie avec une femme aussi charmante et gentille, il me demanda tout de go, si je resterais son ami s'il s'avisait de divorcer. Après une profonde respiration, je répondis d'un ton sombre: « Il faudrait que j'y réfléchisse ! »

Non content de m'inviter à ses conférences, Maurice m'invita aussi à plusieurs reprises chez lui et même sur son lieu de vacances. Aux alentours de 1970, j'eus ainsi l'occasion de passer une semaine dans sa famille à Préfailles près de Nantes. Le jour de mon arrivée, sachant que j'aimais les fruits de mer, il m'invita dans un restaurant près du port. Avant même l'arrivée du plateau de crustacés, je me servis amplement du pain et du beurre délicieux qui se trouvaient sur la table. Ensuite, je découvris, étonné, que Maurice et les autres ne mangeaient que les pinces des crabes et laissaient le reste ! Inutile de dire que je me retrouvai bientôt devant une montagne de carapaces, pleines de chair goûteuse et de corail, auxquelles je fis honneur, bêtement gourmand comme je suis. Le résultat attendu fut qu'il fallut le soir appeler un docteur à mon chevet.

De mes visites chez lui à Maisons-Laffitte, je me souviens de l'atelier de son beau-père, un grand bricoleur, et de son fils Laurent courant à ma rencontre à la grille du jardin. J'ai encore une photo de lui assis sur un gros ballon. Des années plus tard, Maurice m'apprit qu'il était entré à Paris VII. A ma question sur le domaine d'étude qu'il avait choisi, il répondit par ce mot que j'entendais pour la première fois : « l'écologie » ! Ce jeune homme avait quelques longueurs d'avance sur moi en matière de souci de l'environnement.

Je me souviens aussi de la jolie petite Cécile. Maurice me demanda un jour si je voulais me joindre à elle pour apprendre le japonais, car il avait commencé à le lui enseigner. Son niveau de japonais, comme celui des nombreuses langues qu'il maîtrisait, était assez élevé. J'ai assisté à une de ses conférences, donnée en japonais à Tokyo, dans le centre que dirigeait un autre ami disparu, Mantaro Hashimoto.

A propos d'Hashimoto, je me rappelle un épisode amusant. Maurice nous avait invités ensemble à déjeuner à Maisons-Laffitte. Quand le plat principal fut présenté, Hashimoto sortit son appareil photo et se mit à le photographier sous tous les angles possibles. Je compris immédiatement que cela signifiait qu'il ne mangeait pas cette sorte de viande et chuchotai à Maurice qu'il faudrait peut-être lui demander s'il ne préférerait pas des œufs brouillés.

Maurice était un homme généreux et attentionné. Il avait deux petits studios qu'il mettait gracieusement à disposition d'étudiants étrangers fraîchement débarqués à Paris. Cette offre était valable pour six mois. Je n'eus pas l'occasion d'en profiter, bien qu'il me l'ait proposée, car, étant titulaire d'une bourse du gouvernement français, j'avais les moyens de payer un loyer,

mais je sais que notre défunt collègue vietnamien Nguyen Phu Phong en bénéficia à son arrivée à Paris.

A la fin des années soixante-dix, Maurice créa les éditions PAF, en référence moqueuse à une autre maison d'édition parisienne qu'il détestait. Son humour pouvait être ravageur. Il avait par exemple créé le surnom Aton pour une linguiste travaillant sur le chinois moderne et incapable de prononcer correctement les tons.

Il s'était donné un nom chinois 郭幽, dont la prononciation *guo you* en mandarin constitue une transcription phonétique approximative du patronyme Coyaud. Je trouve le choix du second caractère - celui du prénom pour les Chinois - très révélateur des multiples aspects de sa personnalité : son champ sémantique s'étend en effet de « humble » à « profond » et de « méditation » à « humour ».

A partir de la fin des années soixante-dix, nos occasions de rencontre se firent plus rares, occupé que j'étais par mes enquêtes sur le langage gestuel auprès des sourds isolés dans les réserves amérindiennes du Canada et dans les campagnes chinoises, puis par le mouvement démocratique chinois à la suite des événements de Tiananmen en 1989. Notre dernière rencontre remonte au 5 juin 2012. Ce jour-là, il fit un exposé sur l'expression des émotions en japonais, dans lequel il eut la gentillesse de citer plusieurs de mes travaux, notamment sur le geste de la honte en chinois (耻 *chi*), ainsi que mon article « Des gestes qui touchent le cœur » dédié à notre ami Junji Kawaguchi.